

CLAUDE BRIXHE

LES ALPHABETS DU FAYOUM¹

1. On connaît les principes qui régissaient l'écriture phénicienne, source de l'alphabet grec: a) l'ordre des lettres, b) leurs noms, qui, renvoyant sans doute originellement à des pictogrammes et donc primitivement signifiants, avaient (à l'exception de celui du *o*, ‘ayin) cessé de l'être, c) l'acrophonie, l'initiale du nom de la lettre donnant la valeur de celle-ci.

Les Grecs adoptèrent ces trois principes, y compris donc les noms des lettres, auxquels ils firent subir une intégration morphologique minimale.

L'écriture phénicienne ne notant, on le sait, que le squelette consonantique du mot, tous les signes avaient une valeur consonantique. Et, à l'exception de C. J. Ruijgh (voir infra), tous ceux qui se sont penchés sur la genèse des alphabets grecs ont considéré comme arbitraire l'affectation, aux voyelles de timbres *a*, *e* et *o*, de signes qui, dans la langue de départ, notaient une laryngale ou une pharyngale. Comme il leur semblait impossible que le hasard ait eu les mêmes effets chez des individus et en des lieux différents, ils arrivaient à la conclusion que le transfert avait eu lieu d'un seul coup, en un seul lieu, par la main d'un seul homme.

Or, ce que le structuralisme nous a appris des contacts entre langues montre à l'évidence que la vocalisation de l'écriture était mécaniquement suggérée aux Grecs par le jeu cumulé du nom des lettres, de l'acrophonie et des règles régissant la rencontre des deux phonologies: si l'on n'est pas passé par l'école, on entend la langue de l'autre avec sa propre phonologie et, ne percevant pas l'aspirée anglaise, le francophone non “dressé” entendra *hair* exactement comme *air*, c'est-à-dire [eə] ! Ainsi, dans un contexte de bilinguisme spontané, ‘aleph, avec une laryngale voisée initiale, fut entendu *aleph* par les Grecs et, en vertu du principe de l'acrophonie, ils avaient un signe pour *a*. Tous les signes vocaliques du grec s'expliquent aisément de

¹ Mille remerciements à W. Blümel pour m'avoir aidé à compléter ma bibliographie.

cette façon, ce qui assure incontestablement la validité de l'hypothèse. Tous, sauf un, celui qui fut affecté au timbre *o*, l'*'ayin* sémitique (notant une pharyngale voisée, elle aussi non audible par une oreille grecque). En réalité *'ayin* désigne “l'oeil” et, sans doute parce que son tracé rappelait immédiatement l'objet primitivement désigné (cf. supra l'origine probablement idéogrammatique de l'écriture), ce fut vraisemblablement le seul nom de lettre à être traduit: tous les noms grecs de “l'oeil” commencent par *o*; je ne sais lequel fut choisi ($\delta\mu\mu\alpha$? $\delta\varphi\theta\alpha\lambda\mu\omega\zeta$?); toujours est-il que le principe acrophonique donnait là aux Hellènes un signe pour *o*. Allogène, car seul à être signifiant, ce nom a été remplacé ensuite par une appellation fonctionnelle ($\tau\ddot{o}$, $\tau\ddot{o} \text{ o}\ddot{\nu}$, plus tard $\tau\ddot{o} \text{ }\mu\kappa\varrho\text{o}\nu$).

Pour le détail de cette thèse, voir Brixhe 1991, 315 sqq.; 1994, 86–91; 2007, 282–285.

A ma connaissance, le seul, jusqu'ici, à avoir emprunté cette voie est C. J. Ruijgh 1995, 30–31, et 1997, 569: après moi, mais indépendamment selon lui (lettre du 15-04-95).

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, le monocentrisme de la genèse ne s'impose plus: l'adaptation a pu se faire en plusieurs endroits, fruit de l'ingéniosité de divers individus et, comme les Grecs n'étaient pas les seuls à être intéressés par ce transfert (cf. infra § 1.1), cette écriture vocalisée a pu connaître diverses routes.

Curieusement, sur ce point, Ruijgh en reste à la thèse traditionnelle “d'un seul homme en un seul lieu”, évoquant fréquemment “le créateur de l'alphabet” (1995, 29, 30, 38; 1997, 541, 569), qu'il localise en Eubée (1995, 38).

1.1. Au cours de la même série d'enquêtes, j'ai été, en outre, amené à m'interroger sur l'une des anomalies présentées par les abécédaires grecs: le double tracé du *iôta*, serpentin ici (Σ), rectiligne là (Ι).

Traditionnellement, on considère que le *iôta* grec procède du *yod* sémitique et que par retouches successives on est passé de Ι (1, tracé phénicien) à Κ (2) et Ι (3). Or, si l'origine sémitique du tracé serpentin est indéniable, il faut souligner a) qu'en phénicien déjà le *yod* connaît une forme simplifiée (1) et b) que, si le passage de Ι à Κ se comprend aisément (simple modification de l'angle des trois segments), il n'existe aucun intermédiaire entre Κ et Ι.

En réalité, si lors de l'émergence de l'épigraphie grecque au milieu du VIII^e siècle, les deux tracés sont dialectalement répartis, ils ont, dans une phase antérieure, coexisté dans le même alphabet, avec des valeurs différentes: /y/ pour Κ, et /i(:)/ pour Ι. Trois alphabets périphé-

riques, qui dérivent de l'abécédaire grec, nous en apportent la preuve: le phrygien, celui de la célèbre stèle de Lemnos et celui qui sert à noter le thrace de Zôné-Samothrace: tous trois possèdent un signe pour *y*, Ȣ (cf. le *yod* phénicien simplifié), et un autre pour *i(:)*, Ȣ (cf. le *iôta* grec rectiligne)². Autrement dit, dans leur volonté d'affecter à chaque timbre vocalique un signe autonome, les Grecs ont non seulement dédoublé le *waw* phénicien, à partir de deux variantes formelles; mais ils ont aussi dédoublé le *yod*: conservant le tracé le plus proche du prototype pour *y*, ils l'ont simplifié (amputation des appendices supérieur et inférieur) pour représenter *i(:)*. Ultérieurement, [y] n'apparaissant que comme élément d'une variante combinatoire (glide après /i(:)/ en hiatus ou second élément de diphtongue en *i*), l'absence en grec d'un phonème /y/ a entraîné la confusion fonctionnelle des deux signes, puis l'élimination d'un des deux³.

Pour le détail de ces épisodes, on se reportera à Brixhe 1991, 350–354; 1994, 87–89; 1995, 107–111; 2004, 283; en dernier lieu 2006, 128–129, et 2007, 280–281.

1.2. Le dédoublement du *waw* et du *yod* suppose naturellement, à un stade antérieur, proche encore de l'époque du transfert, l'existence d'un abécédaire où les avatars du *waw* et du *yod* notaient respectivement à la fois *w* et *u(:)*, *y* et *i(:)*. Il suppose donc un répertoire (sans exemple jusqu'ici) de 22 lettres, s'arrêtant, comme le phénicien, à T.

Est-ce celui qui a servi de modèle aux écritures hispaniques, où un même signe recouvre *i* et *y*, *u* et *w*? cf. Lejeune 1993, tableaux des pages 55 et 63.

Ce risque, en tout cas, d'être celui que nous livre un lot de tablettes de cuivre, dont la première fut publiée il y a un peu plus de deux décennies.

² Même si récemment (Pérez Orozco 2003 et 2005) on a proposé d'inverser les valeurs des signes 6 et 7 de Nollé 2001, 629 (lus jusqu'ici *y* et *w*), l'alphabet sidétique comportait lui aussi un signe pour *i* et un autre pour *y*. Il n'y a pas lieu ici d'en discuter l'origine. Si pour les tracés, sans doute par volonté identitaire, le sidétique semble être souvent allé chercher son inspiration ailleurs que dans le monde grec, pour la structure de son écriture il s'est manifestement inspiré des abécédaires grecs: la présence, dans son répertoire, de *i* et *y* pourrait plaider pour la haute antiquité de l'élaboration de celui-ci.

³ Le choix du tracé retenu, variable selon les dialectes, dépend de celui qui a été élu pour *s*: le *san* (issu du *šade* phénicien) est compatible avec le tracé serpentin; mais, après la réduction du *sigma* (< *šin* sémitique) à trois segments (š), celui-ci devenait incompatible avec ledit tracé serpentin (à ma connaissance, un seul exemple de coexistence du *iôta* serpentin et du *sigma*: l'oenoché du Dipylon).

2. En 1982, on cède au musée de l'Université de Wurtzbourg une collection d'antiquités grecques et égyptiennes. Comme souvent en pareil contexte, on ignore l'origine exacte des objets. C'est le cas d'une "Alphabettafel" en cuivre (n° d'inventaire du musée: K 2064). Elle est publiée en 1986 par A. Heubeck.

Si l'on ne sait rien de l'origine et a fortiori des circonstances de découverte de cette tablette, on connaît dès cette époque l'existence de trois objets identiques: l'un d'entre eux appartient à une collection privée; les deux autres figurent dans le catalogue d'un antiquaire new-yorkais, où ils sont désignés comme «The Fayum Tablets», étiquette complétée par «Northern Egypt, eighth century B.C. or earlier».

La tablette de Wurtzbourg mesure 21 x 13,8 cm et comporte des trous aux quatre coins, hors surface inscrite (18,5 x 10 cm). De l'angle supérieur droit du recto à l'angle inférieur gauche du verso, on a recopié en continu, avec des lacunes et des confusions (voir infra §§ 4.3.1 et 4.3.2), une suite d'alphabets grecs sinistroverses de 22 lettres, allant de Α à Τ.

2.1. En 1988, M. Schøyen, d'Oslo, achète les deux exemplaires new-yorkais. Avec d'autres pièces de sa collection, ils sont présentés sur Internet (www.nb.no/baser/schoyen/4/4.4/441.html#108), avec photo du recto de l'un d'entre eux (ici fig. 1 = Schøyen 2 ci-dessous), sous le n° MS 108 et le titre «The earliest Greek alphabet». Ils sont décrits par le lemme comme «MS in Greek on copper, ca. 800 B.C. ...»; et, sous l'entrée "Provenance", on nous dit: «1. School archive Cyprus (ca. 800 – ca. 2nd c. B.C.); 2. Excavated in Fayum, Egypt ...»⁴. Ils viennent d'être publiés par Scott et alii 2005.

Comme celle de Wurtzbourg, ces tablettes sont recouvertes de cuprite, qui masque parfois l'écriture. Elles mesurent respectivement 21,5 x 13,5 cm et 21,2 x 13,7 cm, pour une épaisseur d'environ 1,3 mm (épaisseur originelle: aux alentours de 1,1 mm). Comme celle de Wurtzbourg, elles présentent des trous aux angles et portent en continu, sur les deux faces, des alphabets grecs de 22 lettres, avec mêmes types de lacunes et de confusions (cf. infra §§ 4.3.1 et 4.3.2).

Les trois documents appartiennent manifestement à un même ensemble: les alphabets commençaient sur une tablette et se poursuivaient très probablement, sans solution de continuité, sur les tablettes suivantes:

⁴ Sous la même entrée "Provenance", le lemme affiche une troisième donnée: «3. Professor Aziz Suryal Atiyah, Utah, USA (-ca 1960)». Une caution quant à la date et/ou au lieu de découverte ? On ne nous le dit pas. L'article de Scott et alii 2005 est muet sur ce point.

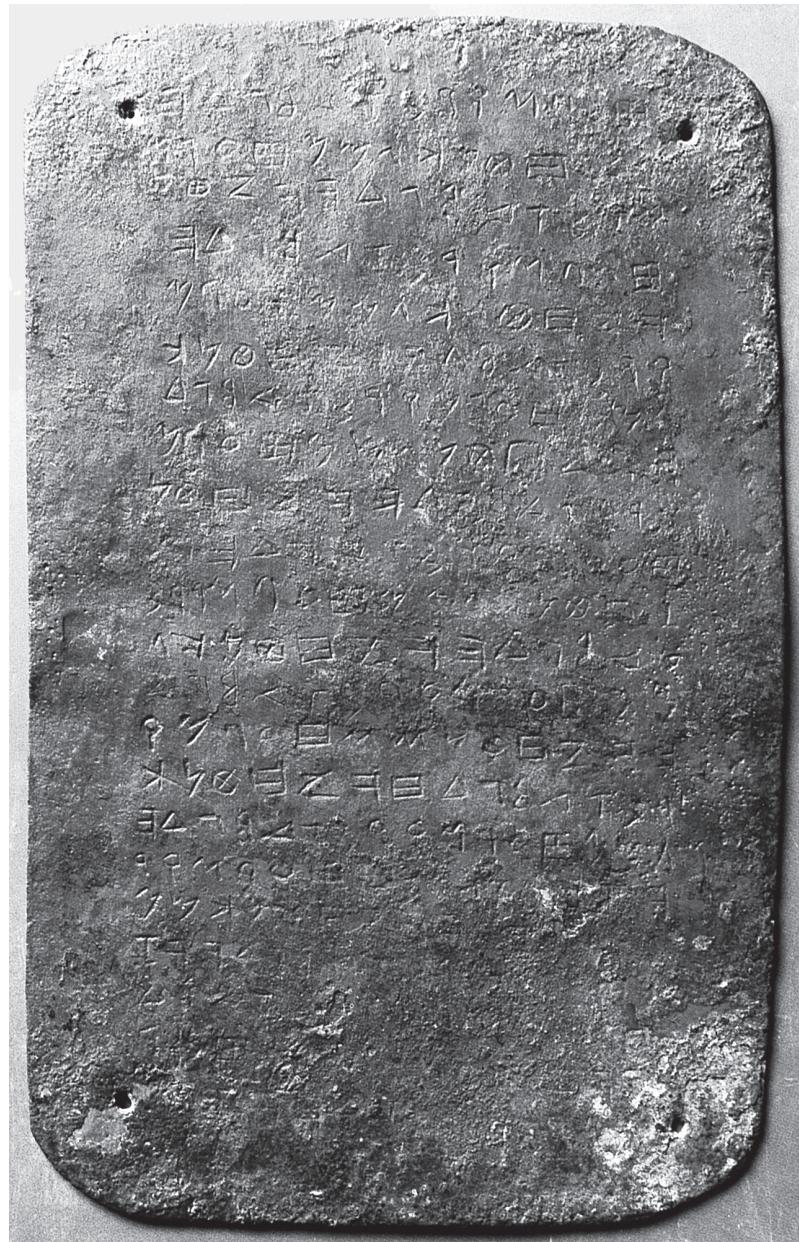


Fig. 1

- Wurtzbourg recto: de α à μ
verso: de ν à γ
- Schøyen 1 recto: de γ à β
verso: de γ à ϵ
- Schøyen 2 recto: de ξ à η
verso: de ϑ à ζ .

Une seule des trois tablettes, celle de Wurtzbourg, commence par α : elle peut éventuellement constituer la tête de la série. Mais il y a lacunes entre Wurtzbourg et Schøyen 1 d'une part, et entre Schøyen 1 et 2 d'autre part. Si la tablette conservée dans une collection privée peut combler une de ces lacunes, il faut au moins une cinquième tablette pour combler l'autre. Et, comme ni Schøyen 1 ni Schøyen 2 ne se terminent par τ , une sixième plaque paraît nécessaire. On aurait ainsi un dispositif comportant au moins six tablettes, avec, par exemple, l'ordre suivant: 1. Wurtzbourg – 2. tablette privée – 3. Schøyen 1 – 4. X 1 – 5. Schøyen 2 – 6. X 2.

S'il est donc probable que les alphabets se suivaient en continu au passage d'une tablette à l'autre, il semble qu'il y ait eu intervention de plusieurs mains, si l'on en croit, par exemple, le tracé du *zêta*:

- Dans Wurtzbourg, on a Γ apparemment sans défaillance, si l'on en juge par le fac-similé de Heubeck;
- Sur Schøyen 1, Γ est majoritaire et Z paraît rare;
- Sur Schøyen 2, Z est majoritaire, tandis que Γ n'est pas rare.

2.2. Pour Heubeck 1986, l'aspect de la tablette de Wurtzbourg, joint à ce qu'il savait de celles de New York (Schøyen 1 et 2), permet d'écartier l'hypothèse de "faux", malgré les anomalies que constate dans les tracés son étude paléographique (14–16). Nous sommes en présence d'un alphabet grec de 22 lettres allant de A à T , donc dépourvu de Y , ce qui suppose un double emploi – consonantique et vocalique – du *digamma*. Un tel abécédaire est actuellement sans parallèle.

Selon H., nous sommes là immédiatement au lendemain du transfert: comme d'après lui ce transfert peut difficilement avoir eu lieu au IX^e siècle, nous pourrions être, avec ces documents, au tournant du IX^e au VIII^e siècle.

Mais il lui paraît à peine possible que le plus ancien témoignage sur les alphabets grecs ait été trouvé en Egypte: les documents auraient-ils été élaborés dans une zone de contact gréco-phénicienne (e. g. en Syro-Palestine ou à Chypre) et apportés plus tard en Egypte ?

Puis il s'interroge sur leur usage (9): seraient-ils liés à une pratique magique ? Mais une telle utilisation de l'alphabet ne semble pas attes-

tée aussi précocement. Et quelle est la signification des trous visibles aux angles ? Pour une simple suspension deux trous suffisaient. Une fixation par une cheville à chaque angle masquait l'une des faces: alors simples trous pour fixation (provisoire) sur un support afin de faciliter la gravure ?

2.3. Scott et alii 2005 produisent une étude essentiellement archéométallurgique (l'expert étant Scott): l'authenticité antique des tablettes est assurée.

Plutôt que gravées en Egypte sur des plaquettes de cuivre importées, elles pourraient avoir été manufacturées à Chypre⁵ et transportées en Egypte: quand ? les auteurs n'émettent aucune hypothèse). Ils ne trouvent pas déraisonnable la date d'élaboration proposée par Heubeck.

A cause d'un “small fragment of gilding [sur la tablette analysée] which must have become detached from a contiguous object in the burial environment” (157), ils y verraien volontiers “(a) part of a burial assemblage of prestige goods” (154). Mais, selon eux, la fonction originelle des tablettes n'est pas claire. Ils évoquent l'hypothèse religieuse et magique de Heubeck, soulignant que ses réticences à son égard ne sont peut-être pas justifiées, puisque l'usage magique

⁵ En fait, cette localisation est inspirée à R. Woodard, l'un des auteurs, par l'hypothèse d'une élaboration à Chypre de l'alphabet grec: certes les Chypriotes étaient les Grecs les plus proches de l'écriture phénicienne (attestée dans une quinzaine de localités, cf. Masson-Sznycer 1972); mais W. s'est-il demandé pourquoi Chypre a conservé son vieux syllabaire jusqu'à l'extinction écrite du dialecte ? L'explication est vraisemblablement à la fois culturelle et socio-politique. Culturelle: les Chypriotes semblent être les seuls Grecs à posséder une écriture au moment de la gestation de l'alphabet et l'abandon de cette écriture aurait représenté un renoncement partiel à leur patrimoine culturel, interdisant désormais l'accès à tout ce qu'avait jusqu'ici enregistré et transmis l'écrit; cf. ce que dit Goody 2007, 201, notamment des peuples de l'Asie de l'Est, qui s'accrochent à des systèmes graphiques pourtant bien “encombrants”. Socio-politique: les relations entre Grecs et Phéniciens, qui dominent à Kition jusqu'à l'élimination des royaumes en 312 et qui tiennent Marion et Lapethos pendant quelque temps aux Ve–IVe siècles (Masson-Sznycer, ibid., 79–81 et 97–100), semblent n'avoir pas été un long fleuve tranquille: ainsi, quels sont ceux qui assiègent Idalion vers 470 (cf. O. Masson 1983, n° 217), sinon les Perses, assistés des gens de ... Kition, royaume phénicien ? Les Grecs les plus proches de l'écriture phénicienne refusent de s'en inspirer et conservent un système graphique infiniment moins performant, pour marquer leur identité. Et l'on ne peut leur prêter un altruisme suffisant pour avoir inventé une écriture et l'avoir mise au service des autres Grecs, sans l'utiliser eux-mêmes. Alors l'alphabet grec aurait-il été mis au point à Chypre par des non-Chypriotes ? L'hypothèse de Woodard est en réalité sous-tendue par le mythe de l'origine unique: aujourd'hui tout nous oriente, pour l'origine et la diffusion, vers des centres multiples (voir §§ 1 et 1.1).

de l'écriture semble être attesté dans le monde grec dès l'époque archaïque.

Les trous visibles aux angles auraient-ils servi à attacher les tablettes l'une à l'autre ?

2.4. La publication de Heubeck suscita les réactions de J. Bingen et M. Lejeune 1988.

Selon Bingen, peut-on envisager une origine égyptienne avant le VIIe siècle ? Depuis la Dernière Guerre, l'Egypte a produit beaucoup de faux modernes. Les tracés sont troublants et l'ensemble accablant: jusqu'à preuve du contraire, ces tablettes sont des faux.

Lejeune, qui évoque l'existence de sept tablettes (quelles sont ses sources ?), souligne la juxtaposition de tracés grecs et sémitiques, anciens et récents. Ces incohérences suscitent la suspicion: "une expertise en laboratoire à New York, menée en 1965, concluait à l'antiquité de la patine; une contre-expertise (sur l'exemplaire de Wurtzbourg) aura lieu en 1988 à Mayence. Conclusion ajournée en attendant la réponse allemande".

J. Bingen évoque le dossier, sous le titre "Faux abécédaires grecs", dans le Bulletin épigraphique 1989, 794, pour signaler que, selon O. Masson, la contre-expertise attendue révèle une production récente.

La publication de Scott et alii 2005 est recensée par J. Bingen dans le Bulletin épigraphique 2005, 563: il rappelle qu'après la publication de Heubeck, M. Lejeune et lui concluaient à l'inauthenticité des documents (en fait, M. Lejeune est moins affirmatif). Scott conclut à leur authenticité, mais "ceci n'enlève pas toute hésitation compte tenu de l'opacité de la mise en circulation des plaques dans le commerce", et B. rappelle d'ailleurs la mise en doute par Woodard de leur origine nord-égyptienne.

Fr. Ghinatti (2004, 32, n. 31) fait une brève allusion au "cosiddetto alfabetario di Würzburg (dell'ottavo secolo a.C. ?)", la seule tablette publiée à la date de son article: c'est "probabilmente una tabella rovesciabile e leggibile in ogni verso, usata come «calendario a rotazione» per feste o altre ricorrenze politiche".

3. On voit que trois critères commandent l'attitude des commentateurs:

- a. la structure de l'alphabet;
- b. le lieu d'origine affiché: le Fayoum;
- c. les anomalies graphiques.

A ceux qui ne mettent pas en doute l'authenticité des documents, le point a donne une date, laquelle les amènent à mettre en cause le point b et à chercher leur provenance ailleurs qu'en Egypte. Ils ferment les yeux sur c.

Ceux qui doutent de leur authenticité mettent l'accent sur les points b et surtout c.

Mais on remarquera un trait commun à ces deux attitudes: personne n'évoque la possibilité d'un divorce entre la date à laquelle renvoie la structure de l'alphabet et celle de la gravure des plaques (voir infra § 6).

4. Il faudrait être de mauvaise foi pour nier à présent l'authenticité antique des tablettes. Contentons-nous pour l'instant de cette appréciation, somme toute assez vague. J'y reviendrai ultérieurement.

4.1. Le répertoire se compose donc de 22 lettres. Sans préjuger de leur valeur (voir § 4.2 sqq.), ce sont en graphie majuscule dextroverse normalisée: A, B, Γ, Δ, E, F, Z, H, Θ, I, K, Λ, M, N, Ξ, O, Π, Μ (*san*), Φ, Ρ, Σ, Τ.

L'alphabet s'arrête ainsi à Τ et nous sommes structurellement avant le dédoublement du *waw* et du *yod* (cf. § 1.1): un seul signe, le *digamma*⁶, pour /w/ et /u(:)/; une seule lettre, le *iôta*, pour [y]⁷ et /i(:)/.

Or, au tournant du IXe au VIIIe siècle, l'alphabet périphérique phrygien, génétiquement lié au grec, a déjà procédé aux dédoublements susmentionnés. L'écriture grecque contemporaine en était certainement au même stade (Brixhe 2004, 277 et 283).

Par sa structure, l'alphabet des plaques de cuivre nous projette au moins au coeur du IXe siècle, sans qu'on puisse apprécier ni l'écart qui le sépare des premières adaptations ni celui qui le sépare de l'abécédaire paléo-phrygien que je viens d'évoquer. Une remarque est susceptible d'éclairer le premier point: si l'on en juge par les tracés (§ 5, mais voir 6.1) et la structure (la vocalisation est acquise pour l'essentiel), l'écriture semble déjà totalement affranchie du modèle sémitique, ce qui suppose une certaine distance entre les deux.

⁶ Pour la clarté de l'exposé, j'utilise les désignations classiques des lettres, en sachant qu'à l'époque à laquelle remonte cet abécédaire, certaines d'entre elles ont peu de chances d'avoir été employées.

⁷ Valeur mise entre crochets droits, parce que je suppose l'absence d'un phonème /y/ dans le grec de l'époque, le */y/ hérité ayant disparu.

4.2. Il convient à présent de s'interroger sur la valeur de certains signes.

Ce qui vient d'être dit à propos de celles du *digamma* et du *iôta* peut être tenu pour assuré. Mais, pour quelques autres symboles, nous avons un double handicap: notre ignorance de la date exacte à laquelle renvoie le système graphique des plaquettes et la diversité des besoins phonétiques et phonologiques grecs, variant de dialecte à dialecte ou d'ébauche de dialecte à ébauche de dialecte⁸, et que nous sommes incapables d'apprécier. Sont concernés ici les signes correspondant aux occlusives emphatiques et aux sifflantes sémitiques.

4.2.1. Le thêta et le koppa

Le *kaf* phénicien ne causait aucun problème majeur aux adaptateurs: servant à noter l'occlusive sourde simple sémitique, qui était naturellement assimilée au /k/ du grec, il fournissait évidemment un signe pour celui-ci. Tout au plus peut-on relever qu'en cas d'emprunt à une langue sémitique le souffle qui accompagnait le /k/ a pu parfois faire hésiter les Grecs, lors de l'intégration d'un mot, entre [k] et [kh], cf. *ktn* et *χίτων*, *κίθων* ou *κίτων* (Brixhe 1991, 318 et 340).

Le sort, dans les abécédaires grecs, des signes qui recouvriraient les emphatiques, c'est-à-dire les glottalisées sémitiques, soulève au contraire bien des problèmes. Pour la description de la glottalisation, je renvoie à Brixhe 1991, 337–338. Le grec ignorant ce type articulaire, les Hellènes ne pouvaient qu'assimiler le /k/ noté par le *kof/qof* à leur occlusive sourde /k/: c'est ce que nous enseignent les emprunts grecs à une langue sémitique: ainsi à araméen *škk* correspond grec *σάκκος*, voir. E. Masson 1967, 24–25, cf. Brixhe, o. c., 337. Lors du transfert, *kaf* (d'où *kappa*) et *kof/qof* (d'où *koppa*) ont dû être deux signes interchangeables pour /k/ grec et leur histoire aurait pu se terminer par l'élimination d'un des deux.

Or, quand au VIII^e siècle émerge l'épigraphie grecque, on s'aperçoit que les Grecs ont spécialisé le *koppa* dans la notation de /k/ et /kh/ devant voyelle vélaire, cf. e.g. la kylix de ΦοράΩδη à Rhodes, pour le détail voir Brixhe 1991, 336. J'ai été amené à me demander (*ibid.*, 338–340) si à un moment donné le signe n'aurait pas été associé à la notation des labiovélaires subsistantes, ce qui expliquerait peut-être pourquoi l'une de ses variantes a pu fournir un symbole pour /ph/ (*ibid.*, 340–344), inconnu, il est vrai, des alphabets écrits de Kirchhoff.

⁸ Ainsi, par exemple, selon que l'aspiration initiale a été conservée ou perdue, *H*, *hêta* ou *êta*, est habilité à noter une consonne ou une voyelle.

Bref le signe a manifestement eu une histoire dont la complexité empêche d'entrevoir à quoi il sert dans le cadre de l'alphabet des tablettes de cuivre: nous n'avons aucun point de repère.

Du sémitique au grec, le parcours des apicales et de leurs notations a sans doute été moins sinueux que celui du couple *k/k̄*. Il n'en pose pas moins des problèmes comparables: quand on examine les emprunts grecs à une langue sémitique, on s'aperçoit que l'apicale sourde simple /t/ de la langue source est rendue en grec par Τ ou Θ, cf. e. g. θίβωνος: κίβωτος, Κύποιοι (Hésychius), θίβις/θίβις (Septante, papyri), θίβη (Hésychius) "coffret", qui correspondent à l'hébreu *tēbā* "coffre" (E. Masson 1967, 76). La raison de cette hésitation réside probablement dans ce souffle accompagnant l'émission d'une occlusive sémitique non voisée, évoqué supra à propos de χίτων/κίθων, autre manifestation du même trait.

Je ne trouve malheureusement chez E. Masson 1967 aucun exemple d'emprunt comportant dans la langue sémitique de départ l'apicale emphatique *t̄*, notée par le *teth* (⊗), ancêtre du *thēta*. Mais il y a gros à parier qu'il était perçu comme [t̄] par les Grecs et qu'en grec, pendant un certain temps, Θ fut une simple variante de Τ pour les apicales sourdes, non aspirée ou aspirée. Une graphie telle que théréen ΘhaqúmuαΦhoς (*IG XII 3, 763*), où Θ a besoin d'être accompagné de Ή pour représenter une aspirée, pourrait être le souvenir d'une époque antérieure à la spécialisation du signe (Brixhe 1991, 341). Mais la présence – dans tous les abécédaires grecs, mêmeverts – de Θ comme graphème spécifique de /th/ semble plaider pour la précocité de cette affectation: a-t-elle déjà eu lieu dans l'alphabet ici examiné ?

4.2.2. La coprésence, dans notre alphabet, du Ζ (*zēta* < *zayin*), du Ξ (*xi* < *samekh*), du Μ (*san* < *ṣade*), et du Σ (*sigma* < *šin*), soulève autant de questions, à propos desquelles on peut déjà se reporter à Brixhe 1991, 323–335, et 1994, 85.

Le *zayin* phénicien notait une sifflante voisée, /z/. En grec [z] n'était, au moment du transfert, qu'une variante combinatoire de /s/ et il faudra attendre la fin de l'époque classique ou le début de l'hellenistique pour qu'au terme de son évolution l'entité recouverte par Ζ donne une contrepartie voisée à /s/, d'où les échanges graphiques entre Σ et Ζ ou un graphème pléthorique tel que ΣΖ. Pour apprécier comment les Grecs percevaient le /z/ phénicien je n'ai (cf. 1991, 332) malheureusement aucun exemple d'emprunt par le grec d'un mot sémitique comportant un *zayin*. Mais on peut supposer que dès l'époque du transfert, sans doute à partir d'une variante affriquée

[*dz*] du /z/ phénicien (Brixhe, ibid., 328 et 334), les adaptateurs ont pu affecter le *zayin* à /d/ ou /dz/, avatar de *j-/*dj/*gj.

En revanche, de multiples emprunts (E. Masson 1967) prouvent à l'évidence que les trois autres sifflantes, /s/, /š/ et /š/ (notées respectivement par *samekh*, *sade* et *šin*) étaient perçues comme /s/ par une oreille grecque: le prototype de οασᾶς “couverture de cheval en peau ou en fourrure” comportait un /s/, celui de χρυσός un /š/ et celui de σύσαμον deux /š/.

Il est donc vraisemblable que, lors du transfert et pendant une période que nous sommes incapables d'évaluer, les trois lettres concernées ont été des variantes libres l'une de l'autre pour /s/, avant a) spécialisation ([ks], quelquefois [dz]) ou élimination de Ξ, et b) choix, selon les dialectes, du *san* ou du *sigma* pour /s/ (avec, évidemment, élimination du signe non élu).

Le souvenir de la valeur grecque de Ξ, avant spécialisation ou élimination, se lit peut-être:

- Dans la genèse de la spécialisation du signe, si, comme c'est vraisemblable, la valeur [ks] procède d'un complexe tel que XΞ ou KΞ, né à un moment où les trois symboles étaient en concurrence;
- Dans le fait que, dans les écritures paléo-hispaniques Sud-Est et Sud-Ouest, dont partiellement au moins le modèle est grec, Ξ (Ξ) vaut /s/ (Lejeune 1993, 55 et 76).

Quant aux deux autres signes de la sifflante, *san* et *sigma*, le choix a déjà été fait quand au milieu du VIII^e siècle émerge l'épigraphie grecque. On a cru à la coexistence des deux symboles dans un graffiti d'Ischia, Heubeck 1979, 123, n° 6b; c'était très probablement une erreur: ce qu'on avait pris pour un *san* est vraisemblablement un *mu*, voir e.g. Dubois 1995, 29–30, n° 4. En fait, à ma connaissance, *san* et *sigma* ne cohabitent que dans les alphabets “étrusques” (d'origine eubéenne ?)⁹, tel celui de Marsiliana (700–650; cf. infra §§ 5.2 c et 7.1), et dans un abécédaire attique gravé sur rocher, récemment publié et assigné aux alentours de 550 (M. K. Langdon, Kadmos 44, 2005, 175–182).

Où en sommes-nous avec l'alphabet recopié à l'infini sur nos tablettes de cuivre ? Si, a priori et compte tenu de la suite de l'histoire, la coprésence du *san* et du *sigma* est au moins le reflet d'une époque où les deux signes étaient simples variantes l'un de l'autre, on ne peut rien dire de Ξ: encore variante pour /s/ ? A-t-il amorcé sa spécialisation, par une association privilégiée avec X ou K pour noter [ks] ?

⁹ Notons que, paradoxalement, l'Eubée s'est débarrassée de l'avatar du *samekh*: [ks] y est rendu par X+.

4.3. Nous sommes donc en présence d'une suite d'alphabets de 22 lettres, correspondant aux 22 lettres du modèle phénicien, sans qu'on en puisse toujours préciser la valeur.

La cuprite qui recouvre les surfaces inscrites masque souvent l'écriture. Nous avons un bon exemple d'abécédaire complet avec Schøyen 2¹⁰, recto, l. 12–13 (fig. 2).

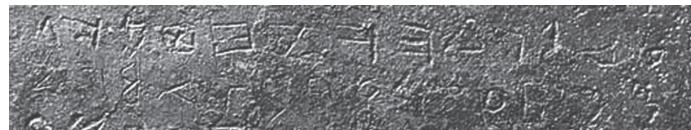


Fig. 2

4.3.1. Ces alphabets recopiés à l'infini comportent fréquemment des lacunes ou des défaillances dans l'ordre des lettres¹¹. Ainsi par exemple:

– En Schøyen 2, recto, l. 10, après ΣΤ, on attend ΑΒΓ; l'un des deux premiers caractères manque, apparemment Β (fig. 3).



Fig. 3

– Sur la même face de la même tablette, l. 14, après ΘΙ manque ΚΛ.

– Ibid., l. 15, *epsilon* et (*h*)*êta* sont inversés.

– Au verso¹² de la même tablette, l. 3–5, après ΣΤ (fin d'un alphabet) on trouve ΒΓΜΔΩΡΠΛΓΣΞΣΤ: le *sigma* est redoublé, manquent 11 lettres et celles qui sont données le sont dans le désordre. Vient ensuite un abécédaire de 21 lettres: absence du (*h*)*êta* (fig. 4).

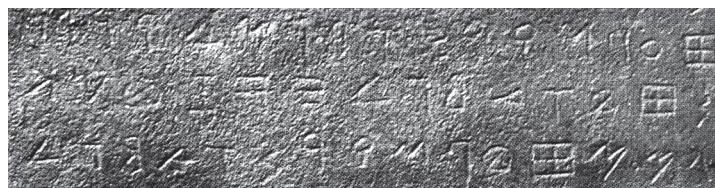


Fig. 4

4.3.2. A ces lacunes et à ces désordres, s'ajoutent de fréquentes confusions portant sur des tracés, partiellement identiques:

¹⁰ Pour la désignation des tablettes, voir supra § 2.1.

¹¹ Pour les désignations, les tracés et l'orientation utilisés ici, voir supra § 4.1 et n. 6.

¹² Toute la partie supérieure de cette face est effacée.

- Dans l’alphabet complet donné par la fig. 2, (*h*)êta et *xi* ont la même morphologie, celle du (*h*)êta. Même défaillance à la ligne suivante.
- *Nu* (à quatre segments) et *san* ne sont séparés que par l’inclinaison du segment de droite, affectant tantôt l’un, tantôt l’autre, cf. Schøyen 2, verso, l. 5 (fig. 5).

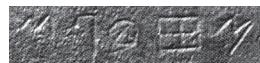


Fig. 5

On ne s’étonnera pas de les voir quasiment identiques à la ligne suivante (fig. 6).



Fig. 6

- Sur la même tablette, même face, l. 4–5, *thêta* et *omicron* ont le même tracé, celui du *thêta*; à la l. 6, les tracés de ces mêmes lettres sont tout simplement inversés.

– Etc.

4.3.3. “Are the scribal errors of the copper plaques (...) intentional deformations ?”, se demande (154) l’un des rédacteurs de Scott et alii 2005. Je ne le pense pas. Ces erreurs devraient être liées au caractère fastidieux, car répétitif, de la gravure et, on le verra (*infra* § 6.1), au contexte de son exécution.

5. Venons-en à présent aux tracés proprement dits. C’est là que gît peut-être la solution des problèmes soulevés par la structure de l’écriture et l’origine affichée des plaquettes.

5.1. La plupart des symboles ont une morphologie archaïque sans plus, c’est-à-dire “sans excès”.

Les uns sont restés proches du modèle phénicien, c’est le cas, par exemple, du (*h*)êta, du *thêta* ou encore du *mu* (à 5 segments).

D’autres, au contraire, montrent, par rapport à ce modèle, une autonomie dont on verra d’autres manifestations plus bas: ainsi l’*alpha* est redressé et sa barre médiane part du milieu du côté gauche pour aboutir au pied du côté droit; le *lambda*, non «chalcidien», a déjà fait passer l’appendice oblique du *lamed* du bas à droite au haut à gauche¹³.

¹³ Je rappelle que l’écriture est sinistroverse.

5.2. Trois lettres présentent un tracé a priori curieux.

a. Le *iota* tout d'abord, voir fig. 7.



Fig. 7

De toute évidence, il évoque immédiatement le *iota* serpentin du grec et le *y* phrygien, lemnien et thrace¹⁴, deux avatars du *yod* sémitique simplifié. Ces tracés ont en commun d'être constitués de trois segments: seuls varient les angles de leur articulation.

Le présent tracé n'est probablement pas une fantaisie des graveurs de nos plaquettes. Sa stabilité dans les trois documents connus en est sans doute une première preuve et il pourrait avoir survécu longtemps: on le retrouve dans une inscription dextroverse de Mélos (Guarducci 1967, 323–324, n° 1, 2e moitié du VIe s. a.C.)¹⁵ et dans un texte sinistroverse produit par une colonie achaïenne d'Italie du Sud (ibid. 110, n° 3, fin VIIe – début VIe s. a.C.). La coprésence, dans ce dernier document, du *iota* serpentin habituel montre qu'on pouvait passer facilement de l'un à l'autre. Et le fait que dans ces deux inscriptions l'orientation de la lettre est l'inverse de ce qu'elle est sur nos tablettes de cuivre n'étonnera pas, cf. le *yod* périphérique dont l'orientation est indifférente (׀ ou ׁ).

b. Le *nu* comporte 4 segments, voir fig. 8.

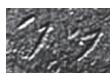


Fig. 8

Conformément au modèle sémitique, le *nu* présente toujours trois éléments dans l'épigraphie grecque. Serions-nous ici en présence d'une innovation des scripteurs de nos tablettes ? L'absence apparente¹⁶ de variations dans le tracé pourrait indiquer qu'à haute époque un tel tracé a été en circulation, localement au moins. Il n'aurait rien de surprenant. Un abécédaire est, en effet, un système, où les signes se définissent les uns par rapport aux autres, cf. aujourd'hui les différentes réalisations de l'opposition "latine" entre M et N: 4 segments

¹⁴ Le *i* sidétique de certains documents n'en est pas très éloigné, cf. Nollé 2001, 629 sqq.

¹⁵ Non présent dans l'inventaire de Jeffery 1990, 308, mais signalé p. 320 ("crooked *iota*") et bien visible pl. 62, n° 23.

¹⁶ Je dis "apparente" à cause de la cuprite qui masque de larges portions des documents.

~ 3 segments pour la majuscule imprimée, 3 segments ~ 2 segments pour la minuscule imprimée, 4 jambes ~ 3 jambes pour la minuscule cursive. L'opposition formelle primitive laissait la place à une évolution, que pouvaient favoriser et l'apparentement des phonèmes et la succession des deux signes dans l'alphabet. Dans le sens d'une simplification du rapport entre les deux tracés, il y avait a priori au moins deux possibilités: 1) *mu* à 4 jambes (amputation d'un segment, cf. *supra* § 5.1) ~ *nu* à 3 segments (inchangé), c'est la solution qui a été retenue; 2) *mu* à 5 segments (inchangé) ~ *nu* à 4 (adjonction d'un segment), c'est la situation des plaquettes; le hasard d'une découverte épigraphique en confirmera peut-être un jour l'authenticité.

On a vu plus haut (§ 4.3.2) les risques de télescopage avec le *san*.

c. Le *xi* a la forme d'un carré avec croix à l'intérieur, voir fig. 1, 2 et 4.

C'est manifestement un *samekh* (Ξ) fermé sur les côtés. Sa morphologie ne surprend pas davantage que celle du *xi* de Pamphylie et de Cnide (☒), qui procède lui aussi du *samekh* par simplification géométrique (Brixhe 1976, 4–5).

Les seuls exemples connus d'un tel tracé sont fournis par les alphabets “étrusques” (d'origine eubéenne ? Jeffery 1990, 240–241, n° 18–23 et pl. 48, cf. déjà *supra* § 4.2.2). Même s'il ne se rencontre jamais ni en Eubée, qui a éliminé l'avatar du *samekh*, ni dans les textes étrusques, il ne s'agit probablement pas d'une initiative isolée, comme le montrent nos plaquettes: il devrait s'agir d'une variante très ancienne, non retenue par la suite; une manifestation supplémentaire de l'autonomie de ces alphabets grecs par rapport à l'écriture sémitique.

5.3. En revanche, trois lettres ont une morphologie curieusement évoluée: l'*epsilon*, le *digamma* et le *zêta*.

a. Les deux premières doivent être traitées ensemble: leurs appendices latéraux sont à angle droit par rapport à la haste verticale, alors qu'ils sont toujours obliques dans les documents archaïques.

Soulignons cependant que l'*epsilon* paraît être, sur un point, un compromis entre tracés archaïque et postérieur: si les appendices sont horizontaux, la haste verticale descend régulièrement au-dessous du niveau du dernier d'entre eux.

b. Le cas du *zêta* est plus intrigant encore: il hésite entre le tracé archaïque et classique (celui du *zayin* phénicien) et celui qu'on voit apparaître à l'extrême fin de l'époque classique (cf. déjà § 2.1).

Certes on n'est pas surpris de rencontrer dans l'épigraphie phénicienne même, sous l'influence de la cursive, une variante qui donne au graphème l'allure de notre Z¹⁷, cf. la stèle de Mésa, roi de Moab (vers 842), voir les tableaux de Février 1959, 209, et Diringer 1953, 213 et 237. Mais elle semble être restée rare. Et les Grecs paraissent être demeurés longtemps fidèles (sans défaillance actuellement connue, à ma connaissance) au tracé phénicien standard: on ne trouve aucun exemple de Z chez Jeffery 1990.

Sans préciser la date de la première apparition de la forme¹⁸, Guarducci 1967, 381, nous dit: "Accanto alla forma classica compare, già nell' età ellenistica, la forma corsiva", c'est-à-dire Z.

6. Cette juxtaposition de tracés archaïques et récents était précisément un des aspects qui troublaient J. Bingen et M. Lejeune et qui les incitaient à douter de l'authenticité des documents. Il convient à présent de revenir à la problématique de la question (§ 3).

L'expertise archéométallurgique de Scott et alii 2005 assure aujourd'hui que nous ne sommes pas en présence de faux modernes: les objets ont été produits par l'Antiquité; mais l'Antiquité est vaste.

Comme Heubeck, les auteurs de cette expertise assignent les tablettes à la période à laquelle semble renvoyer pour eux la structure de l'écriture, c'est-à-dire au tournant du IXe au VIIIe siècle.

Cette datation se heurte à deux obstacles: 1) la morphologie évoluée (hellénistique pour Z) de certains tracés, 2) l'origine égyptienne affichée des objets, ce qui est peu vraisemblable avant, au plus tôt, le milieu du VIIe siècle (arrivée massive de mercenaires grecs, puis fondation de Naucratis).

Je ne vois qu'une hypothèse pour surmonter ces obstacles, c'est de supposer que nous sommes en présence d'un alphabet archaïque, remontant au moins au milieu du IXe siècle (§ 4) et recopié au IVe ou IIIe siècle, à des fins qui restent à déterminer (voir infra §§ 7 sqq.). Dès lors on comprend les anomalies graphiques et une origine égyptienne devient plausible.

6.1. Cinq ou six siècles séparent l'époque où l'alphabet de tablettes était réellement en usage de celle où ces dernières ont été manufac-

¹⁷ Même variante, plus tard (Ve-IVe s.), dans l'écriture araméenne (qui dérive de la phénicienne), voir Dupont-Sommer 1979, tableau qui suit la p. 164.

¹⁸ On peut déjà voir Z dans un fragment d'abécédaire attique du début du IVe siècle, M. Lang, *The Athenian Agora XXI* (1979), 7, n° A 11, pl. 1.

turées et inscrites. Est-ce à dire que le modèle utilisé par les copistes (au Fayoum, lieu de trouvaille, ou ailleurs) avait été gravé cinq ou six siècles auparavant ? C'est peu vraisemblable. Il est, en effet, fort possible qu'appartenant à une tradition (cf. les alphabets "étrusques", qui remontent à un archétype commun, voir infra)¹⁹, il avait été recopié à plusieurs reprises. Au fil du temps, les tracés ont pu être ainsi suffisamment "modernisés" pour que l'écart entre ceux-ci et ceux de l'époque de gravure ne soit pas considérable, sans cependant leur enlever leur caractère insolite. Cela expliquerait pourquoi l'écriture n'a pas tout à fait le faciès archaïque attendu eu égard à l'époque où elle était en usage et pourquoi les dérapages ne sont pas plus nombreux; ceux qu'on rencontre sont, on l'a vu, essentiellement imputables au caractère fastidieux du travail: lacunes, inversions dans l'ordre des lettres, confusion dans les tracés quand ceux-ci étaient proches l'un de l'autre, notamment quand ils étaient sortis d'usage (cas du *nu* et du *san*, §§ 4.3.2 et 5.2 b).

6.2. Il me semble vain d'essayer de déterminer la partie du monde grec susceptible d'avoir fourni le modèle. Dira-t-on que l'abécédaire n'est pas eubéen, à cause de la morphologie du *lambda* ? Mais à très haute époque le tracé dit "chalcidien", avec appendice un bas, et l'autre, avec appendice en haut, ont pu cohabiter un peu partout. On qualifie d'"eubéens" les alphabets "étrusques" à cause notamment de ce même *lambda*, alors qu'ils conservent les avatars du *samekh* et du *sade*, éliminés en Eubée.

Mieux vaut donc s'abstenir sur ce point: les faciès des répertoires épichoriques, avec leurs attitudes divergentes quant aux lettres complémentaires, laissent supposer un fourmillement de variations dans lesquelles ont pu puiser les auteurs du modèle pour créer l'insolite (voir infra).

7. Très tôt, on voit apparaître ici ou là des alphabets. Ils ont été l'objet d'une abondante littérature. Mais s'est-on bien interrogé sur leur fonction réelle ? Il n'est évidemment pas question de reprendre ici l'ensemble du dossier. Je m'attarderai sur deux cas seulement.

7.1. Celui de Marsiliana d'Albegno, au Sud-Ouest de l'Etrurie, assigné à la période 700–650, est gravé sur le bord en relief d'une tablette d'ivoire (fig. 9). Jeffery 1990, 240, n° 18 et pl. 48, le donne

¹⁹ Ces alphabets, qui s'étalent de 700–650 à 500–450, soit au moins sur deux siècles, appartiennent manifestement à une tradition.

comme “(an) ivory school tablet”. Selon Guarducci 1967, 228, n° 7, il s’agirait d’“un alfabeto-modello” pour celui qui devait écrire dans la cire du plateau central. L. Dubois 1995, 15–17, qui reprend une opinion de M. Lejeune, prend lui aussi le document au premier degré: “un abécédaire théorique dans lequel se trouvent insérés, à la place attendue, des graphèmes qui apparaissent d’une façon exclusive, soit dans les alphabets «rouges», soit dans les alphabets «bleus». On attribuera à un alphabet «bleu» de type corinthien le *samekh*, le *gamma* crochet et le *san*; à un alphabet «rouge» de type eubéen le *bêta*, le *sigma*, le *xi* en croix et le *chi* en forme de flèche”.



Fig. 9

Cette pluralité supposée d’origines ne semble pas poser de question à l’exégète et, surtout, on oublie de s’interroger sur le lieu de trouvaille: quatre au moins, des six alphabets “étrusques” (Jeffery 1990, 240–241, n° 18–23), ont été découverts dans une tombe²⁰; cinq d’entre eux étaient incisés sur des objets mobiles (n° 18–22), mais le sixième était peint sur le mur de la tombe (Sienne, n° 23). Que venaient faire là ces alphabets ? Voulaient-ils simplement symboliser la culture des défunt et leur maîtrise de l’écriture ? J’en doute. Ce qui frappe dans ces abécédaires, ce n’est pas seulement leur lieu de trouvaille (contexte funéraire), c’est aussi leur décalage avec la réalité épigraphique (ici étrusque) contemporaine et leur exacte ressemblance, bien qu’ils soient étalés sur deux siècles au moins: manifestement recopier à partir d’un archétype en circulation, ils ressortissent à une tradition, dont il importe de saisir la signification.

7.2. La structure d’un second exemple, plus récent, pose les mêmes questions: Jeffery 1990, 90, 94, 95, n° 20 et pl. 10, présente “two abecedaria on a Boiotian cup, provenance unknown, c. 420” (fig. 10). Cette coupe aurait-elle été trouvée, elle aussi, dans une tombe ? Après Y, l’un des deux alphabets donne +, O (= sans doute Ο) et V; l’autre + Ο V, suivis de deux lettres au tracé totalement inédit, assimilées par Jeffery à *psi* et *ôméga*. On remarquera a) que l’ordre + Ο V est le même que celui des alphabets “étrusques”, et b) que les deux dernières lettres du second abécédaire ne surprennent pas

²⁰ Il est possible que ce soit vrai pour l’ensemble du lot: mon enquête est à compléter sur ce point.

seulement par un tracé sans autre exemple: *[ps]* est réalisé en Béotie par ΦΣ (cf. le n° 19a de Jeffery) et *oméga* n'y apparaît pas avant le IVe siècle. Ces abécédaires ont en commun avec ceux d'Etrurie l'étrange, l'insolite.



Fig. 10

Manifestement ces alphabets n'ont rien à voir avec l'école. Ce ne sont ni des exercices, ni des modèles. Et, quand sur Internet, on voit décrire nos tablettes de cuivre comme “an amazing preservation of students' learning of the Greek alphabet at the very inception of its use”, on ne peut que sourire: si l’“écolier” de Marsiliana travaillait sur un matériau de luxe, celui ou ceux de nos tablettes étaient manifestement un/des stakhanoviste(s) de l'écriture.

7.3. L'alphabet a, en fait, dans ces documents très probablement une valeur symbolique et magique. Il faut donc prendre au sérieux les suggestions des éditeurs des trois tablettes publiées, Heubeck 1986 et Scott et alii 2005: le premier évoque, en effet, (9 et n. 4) un usage magique de l'écriture, mais il n'ose en endosser l'idée parce qu'il situe sa tablette au tournant du IXe au VIIIe siècle et que Dornseiff 1925 (155–158) croit pouvoir montrer “dass die Griechen erst in helle-

nistischer Zeit – unter orientalischem Einfluss – mit dem Alphabet magische Gedanken verbunden haben". Les seconds (cf. *supra* § 2.3) pensent que le tablettes proviennent d'un contexte funéraire.

7.4. Dès son apparition, l'écriture alphabétique a dû être investie de valeurs magiques (cf. les σήματα λυγοά d'Il. VI 168): dans une société largement analphabète, le caractère mystérieux de ces graphismes censés véhiculer un message qu'on ne comprenait pas devait intriguer.

Il en fut très certainement de même de l'alphabet, cette suite close de signes dans un ordre immuable. Les plus spectaculaires de ceux qui ont été retrouvés n'avaient évidemment aucune portée didactique: en témoignent à la fois leur déconnexion par rapport aux pratiques scripturaires contemporaines (déjà vue pour les alphabets "étrusques" et bœtiens, mais encore plus vraie pour celui des plaquettes de cuivre) et les contextes funéraires, avérés ou probables, de découverte. Je ne suis pas le premier à le soupçonner. Quelle valeur symbolique et quelle propriété magique attribuait-on à l'alphabet ? Je ne me hasarderai pas à essayer de les préciser. Elles ont probablement fluctué avec le temps: de la présence d'un abécédaire dans une tombe archaïque à la gravure d'A ~ Ω sur un tombeau chrétien, en passant par l'usage oraculaire de l'alphabet. Toujours est-il que, si l'on se réfère à la définition du fait magique par M. Mauss 1993, les alphabets que nous venons d'examiner présentent toutes les caractéristiques du symbolique et du magique: archaïsme, étrangeté, incompréhensibilité (50–51), reflétant une tradition (63); les alphabets "étrusques" sont recopier pendant deux siècles au moins et celui des plaquettes remonte au moins à un demi-millénaire.

7.5. Nos plaquettes de cuivre ont donc quelque chance d'avoir été trouvées en contexte funéraire, où elles avaient sans doute une valeur amulettique.

Dès lors, le problème des trous observés aux quatre coins peut se poser autrement qu'il ne l'a été par les éditeurs (§§ 2.2 et 2.3): on n'a peut-être pas à chercher comment ils pouvaient être compatibles avec la nécessité de rendre visibles les deux faces. Les tablettes n'étaient pas destinées à être vues et lues²¹ et les quatre trous pouvaient avoir tout simplement servi à les fixer sur une paroi.

²¹ Les "sourates du Coran cousues (ici ou là) dans des bourses en cuir sur les manteaux" pour "protéger le porteur des armes de ses ennemis" (Goody 2007, 144) n'étaient pas davantage destinées à être lues.

8. Au moment de sa gravure (IVe–IIIe siècle a.C.), l’alphabet des tablettes correspond donc à l’une des situations graphiques que connaissait le monde grec au moins un demi-millénaire auparavant.

Se pose naturellement le problème des voies de sa transmission à travers le temps. Il est actuellement insoluble. De nouvelles trouvailles permettront-elles de le résoudre un jour ?

L’abécédaire, on l’a vu, reflète la situation scripturaire au lendemain du transfert de l’écriture phénicienne. Avec ses 22 lettres, il peut donner l’impression d’une situation d’une grande simplicité. Or, on a entrevu précédemment son extrême complexité.

8.1. Complexité liée à l’emploi des lettres d’abord:

- La vocalisation est incomplète: *digamma* et *iota* recouvrent une voyelle ici, là une consonne (§§ 1.1 et 1.2).
- Les divergences entre les dialectes déjà constitués ou en cours d’émergence entraînent l’affection de valeurs différentes à certains symboles: le *zeta* note tantôt une palatale, tantôt une affriquée; selon que le parler a conservé ou perdu l’aspiration le (*h*)*éta* recouvre une consonne (*h*) ou un timbre vocalique (§ 4.2).
- Les différences phonologiques entre grec et phénicien ont créé des zones d’ombre: a) Θ et Τ sont peut-être encore des doublets l’un de l’autre, susceptibles de noter indifféremment la sourde et l’aspirée; on en dira autant du *kappa* et du *koppa* (§ 4.2.1). b) Les trois sifflantes phéniciennes ont donné au grec trois signes pour /s/, *xi*, *san* et *sigma*, peut-être associés indifféremment à *kappa* pour rendre [ks], sans encore spécialisation de l’un d’entre eux dans cet emploi.

8.2. Complexité engendrée aussi par le fourmillement des tracés: foule de variantes en phénicien même, diversité des lieux d’emprunt et des emprunteurs, pluralité des routes suivies par l’alphabet dans son expansion.

Les alphabets du Fayoum ne comportent pas de signes “complémentaires”; mais les tracés qui vont les fournir sont en circulation:

- En phénicien déjà, il existe au moins deux variantes du *waw*, celles qui vont présider à son dédoublement en grec pour donner le *digamma* et l’*upsilon*.
- La variante phénicienne du *kaf* (d'où *kappa*) la plus courante circule dans le monde grec: c'est celle qui va fournir le *khi* occidental (₩). Le *khi* oriental (✚, X) est très probablement, lui aussi, un dérivé du *kaf*: variante grecque ? déjà phénicienne ?

- Le grec hérite de deux variantes sémitiques du *qof* (d'où *koppa*), Ω et Φ: la seconde est peut-être à l'origine du *phi*.
- Etc.

8.3. Bref, probablement longtemps encore après le transfert, le monde grec connaît une situation dont l'épigraphie ne nous donne sans doute qu'une image imparfaite: à la non-fixation définitive de certaines affectations s'ajoute la multiplicité des variantes formelles d'origine phénicienne ou grecque.

Mais l'expansion géographique, sociale et contextuelle (avec notamment son émergence dans la sphère publique) de l'écriture va entraîner une relative uniformisation des tracés et des valeurs, sans effacer des particularités locales ou régionales, qui existaient sans doute déjà à l'époque à laquelle remonte l'alphabet des tablettes de cuivre.

Bibliographie

- Bingen J. 1988: Les «Fayum Tablets», de prétendus abécédaires grecs archaïques, *Chronique d'Egypte* 63, 315–316.
- Bingen J. 1989: *Bulletin épigraphique*, 794.
- Bingen J. 2005: *Bulletin épigraphique*, 563.
- Brixhe Cl. 1976: *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris.
- Brixhe Cl. 1991: De la phonologie à l'écriture: quelques aspects de l'adaptation de l'alphabet cananéen au grec, *Phoinikeia grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Cl. Baurain et alii éd., Liège–Namur, 313–356.
- Brixhe Cl. 1994: La saga de l'alphabet et la collaboration des cultures, *Mélanges François Kerlouégan*, D. Conso et alii éd., Besançon, 79–94.
- Brixhe Cl. 1995: Les Grecs, les Phrygiens et l'alphabet, *Studia in honorem Georgii Mihailov*, A. Fol et alii éd., Sofia, 101–114.
- Brixhe Cl. 2004: Nouvelle chronologie anatolienne et date de l'élaboration des alphabets grec et phrygien, *CRAI*, 271–289.
- Brixhe Cl. 2006: Zóné et Samothrace: lueurs sur la langue thrace et nouveau chapitre de la grammaire comparée ?, *CRAI*, 121–146.
- Brixhe Cl. 2007: History of the alphabet: Some guidelines for avoiding oversimplification, *A History of Ancient Greek from the Beginnings to Late Antiquity*, A.-F. Christidis éd., Cambridge, 277–287.
- Diringer D. 1953: *The Alphabet*², New York.
- Dornseiff Fr. 1925: *Das Alphabet in Mystik und Magie*², Leipzig–Berlin (repr. 1985).
- Dubois L. 1995: *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce I. Colonies eubéennes. Colonies ionniennes. Emporia*, Genève.

- Dupont-Sommer A. 1979: La stèle trilingue du Létôon. L’inscription araméenne, in Fouilles de Xanthos VI, 129–169, Paris.
- Février J. G. 1959: Histoire de l’écriture, Paris.
- Ghinatti Fr. 2004: Encora sulle origini dell’alfabeto greco, Simbolos. Scritti di storia antica 4, 25–48.
- Goody J. 2007: Pouvoirs et savoirs de l’écrit, traduction Cl. Maniez, coordination J.-M. Privat, Paris.
- Guarducci M. 1967: Epigrafia greca I, Rome.
- Head B. C. 1911: Historia Numorum², Oxford (repr. Londres 1963).
- Heubeck A. 1979: Schrift, Göttingen.
- Heubeck A. 1986: Die Würzburger Alphabettafel, Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft, Neue Folge 12, 7–20 (photos des deux faces dans le texte).
- Jeffery L. H. 1990: The Local Scripts of Archaic Greece, rev. edit. with Supplement by A. W. Johnston, Oxford.
- Lejeune M. 1988: CRAI, 144 (résumé d’une communication).
- Lejeune M. 1993: Notice biographique et bibliographique, suivie de l’exposé “D’alcoy à Espana: Réflexions sur les écritures paléo-hispaniques”, Louvain.
- Masson E. 1967: Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec, Paris.
- Masson O. 1983: Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté², Paris.
- Masson O., Sznycer M. 1972: Recherches sur les Phéniciens à Chypre, Genève–Paris.
- Mauss M. 1993: Esquisse d’une théorie de la magie, Sociologie et anthropologie, Paris, 1–141 (extrait de l’Année sociologique 1902–1903).
- Nollé J. 2001: Side im Altertum II (IK 44), Bonn.
- Pérez Orozco S. 2003: Propuesta de nuevos valores para algunos signos del alfabeto sidético, Kadmos 42, 104–108.
- Pérez Orozco S. 2005: Sobre el origen del alfabeto epicórico de Side, Kadmos 44, 78–80.
- Ruijgh C. J. 1995: D’Homère aux origines protomycénienes de la tradition épique, in Homeric Questions (Essays in philology, ancient history and archaeology, including the papers of a conference organized by the Netherlands Institute at Athens, 15 May 1993), J. P. Crielard éd., Amsterdam, 1–96.
- Ruijgh C. J. 1997: La date de la création de l’alphabet grec et celle de l’épopée homérique, Bibliotheca Orientalis LIV, 533–603.
- Scott D. A., Woodard R. D., McCarter P. K., Zuckerman B., Lundberg M. 2005: Greek Alphabet (MS 108), Papyri Graecae Schøyen (PSchøyen I: Papyrologica Florentina XXXV, R. Pintaudi éd.), Florence, 149–160 et pl. XXVIII–XXXVIII; cf. Bulletin épigraphique 2005, 563.